

TOUS LES PSYCHANALYSTES DEVRAIENT LIRE SPINOZA !

Publié le 2 mars 2017 sur France Culture. Une conférence enregistrée en 2016 à la Maison de la Recherche en Sciences Humaines.

Intervenant : **Rocco Ronchi**, professeur de philosophie théorique à l'Université de l'Aquila, chargé de cours et de séminaires dans différentes universités italiennes et étrangères, professeur de philosophie auprès de l'IRPA (Institut de Recherche en Psychanalyse Appliquée) de Milan, il dirige la collection « Filosofia al presente » (Textus, L'Aquila).

La philosophie de Spinoza comme la psychanalyse relèvent d'une éthique du désir, concept clé pour l'une et pour l'autre. Elles se rejoignent dans la thèse que **l'homme n'est pas « causa sui »**, autrement dit, **il méconnaît ce qui cause son désir...**

“Etre psychanalyste, c'est simplement ouvrir les yeux sur cette évidence qu'il n'y a rien de plus cafouilleux que la réalité humaine.” Jacques Lacan

Ainsi, **une éthique du désir implique une pensée déterministe : ce qui détermine structurellement le sujet est inconnu par le désir**. C'est dire que la saisie de soi d'un sujet en passe nécessairement par ce que Lacan appelle « **s'égaliser à la structure** ».

Pour comprendre la **causalité psychique** et l'**intemporalité de l'inconscient**, il faut alors réactiver un autre modèle de causalité. Par la **notion de « Nachträglichkeit »**, Freud a essayé d'élaborer une **notion de temporalité qui soit adéquate à la causalité psychique**.

Pour éclaircir la nature de cette causalité psychique, il est indispensable de se référer à l'interprétation que les philosophes du processus, notamment **Bergson** et **Whitehead**, ont donné de la **notion de causa sui**. Dans les deux cas, **une comparaison avec Spinoza s'avère décisive**. Au final, **l'adéquation à la structure, qui définit la joie selon Spinoza, n'est peut-être pas si éloignée de la familiarité qui acquiert l'analysant avec ce qui le détermine, et qui lui permet aussi de transformer ses jouissances**.

Est-il donc pertinent de parler de « joie » pour marquer la fin du parcours analytique ? Y-a-t-il une confluence entre la **joie**, comme augmentation de la **puissance d'exister**, et le **desêtre** ? Et quel rapport entre **l'Amor intellectualis Dei**, troisième genre de connaissance, et la **fin de l'analyse** ?